

Le curé de Lormette

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 49

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dessus, po pliantà lo boquiet, laissè tchâdrè sa détrau, qu'arrevè avau, lo tailleint lo premi, et que vint riblià la frimousse à Janôt, lo frâre à Dâvi. Dou pouces pe à gautse, et lo pourro dianstro avâi bo et bin la teta bigornâie, feindiâ pè lo mâitein ! Mâ l'eut tot parâi onco prâo mau, kâ la détrau, ein lâi riblieint la potta, lâi sabrà lo naz et lâi alla copâ lo gros artet dâo pi drâi quand bin l'avâi portant dâi solâ à forte eimpeigne ; mâ la détrau avâi étâ molâie lo dzo devant.

Ma fâi lo pourro Janôt s'ein ve quie de 'na tota rude. Lo faille eimportâ ein trâi brequès et fêrè veni lo mâidzo po lo rabistoquâ. Lo mâidzo ne put veni què tandi lo né, et lâi rallièttâ dâo mî que put lo naz et lo gros artet. L'einvortolliâ tot cein dè pattès, et dit que lè failliâ laissi on part dè dzo sein lè détatsi, po que la tsai aussè lo teimps dè repreindrè, et qu'on iadzo bin rappédzi cein voliâvè éirè asse solido què devant, et qu'on ne lâi volliâvè pas vairè la pe petita couterè.

L'est cein qu'on fe ; et quand lè brequès eurent bin reprâi, on doutâ lè pattès ; mâ dâo diablo s'on put recognâitrè la frimousse à Janôt ! Lo mâidzo n'avâi-te pas vu prâo bé, à bin étâi-te on bocon eimbrellicoquâ quand répetassâ cé pourro Janôt ? n'ein sé rein ; mâ tantiâ que s'étâi trompâ et que lâi avâi rallièttâ lo gros artet à la pliace dâo naz, et lo bet dâo pifre à pi ; que vo pâodè peinsâ quinna façon cein avâi. Janôt avâi tant souffâi, que ne sè tsaillessâi pas dè recoumeinci onco on iadzo, po re-tsandzi lo commerce, et sè fotâi pas mau d'avâi on fau artet et on naz biscornu, kâ y'ein a tant que ne sont pas bio ; mâ y'a portant oquiè que l'a rudo imbétâ du adon et que vo ne devenériâ jamé se ne lo vo desè pas : c'est que lo pourro diablo est d'obedzi dè traîrè son solâ ti lè iadzo que sè vâo motsi.

LE CURÉ DE LORMETTE

Lormette est un tout petit village sur le plateau de la montagne, et je ne sais rien de charmant et de poétique comme ce coin ignoré, perché tout là-haut, entre la verdure des plantes et le bleu du ciel, qui semble si loin du monde, et dans lequel cependant s'agitent, comme au milieu des grandes villes, les passions inhérentes à la nature humaine.

D'en bas, c'est à peine si on l'aperçoit ; d'en haut, on ne le voit guère non plus, car il est enfoui dans les branches, mais le clocheton élané de son église, le révèle aux regards.

Malgré ce clocheton surmonté d'une croix de fer finement ciselée, elle est humble comme tout, l'église de Lormette : grande comme rien, juste de quoi con-

tenir les deux cents paroissiens qui, chaque dimanche, vont assister aux offices et écouter le sermon de M. le curé.

Encore seraient-ils passablement serrés et mal à l'aise s'il n'en manquait toujours quelques-uns, malgré les sages conseils et les recommandations réitérées de ce bon curé, que tout le monde aime, respecte et vénère presque à l'égal d'un saint.

L'abbé François Ferlet est un grand vieillard, maigre, sec, aux cheveux blancs comme neige, dont les yeux éclairent encore d'un pur rayon le visage ridé, et dont le sourire semble parfois si triste, si triste, que, malgré soi, on se sent le cœur serré.

Voici près de trente ans, que ce même sourire paraît stéréotypé sur sa bouche, et tout le monde pense qu'il n'a pas pu se consoler de la mort de sa mère et de son frère, qu'il aimait tant tous deux.

Sans doute, sa tristesse vient de là, mais ses cheveux sont devenus blancs subitement, du jour au lendemain, et il y a là une cause que personne ne soupçonne.

Lorsque l'abbé François, comme on l'appelle communément, vint s'installer à Lormette, il amena avec lui sa mère, une bonne paysanne, et son frère Claude, un adolescent blond qui venait, à cette époque, de terminer ses études au collège de Salmaïns, la ville voisine.

Claude avait dix-huit ans à peine lorsque lui atteignait sa trente-troisième année, et il aimait cet enfant passionnément, avec une tendresse quasi aussi attentive et aussi indulgente que celle d'un père.

On remarqua de suite à Lormette cette affection, que le jeune garçon lui rendait bien d'ailleurs et, comme dans les petits endroits on est vite au courant des affaires de l'un et de l'autre, un mois n'était point écoulé qu'on savait déjà les sacrifices faits par l'aîné pour donner à son frère une bonne et solide instruction.

D'ailleurs, la maman aimait à bavarder, et de quoi aurait-elle parlé ?

Elle était si fière de ses fils qu'elle racontait, à qui voulait l'entendre, les mérites de l'abbé et les triomphes du collègien remportant chaque année les meilleurs places, et dont son frère voulait faire un médecin.

Effectivement, c'est à peine si Claude, reçu bachelier, passa trois semaines à Lormette.

Il partit à Paris dès les premiers jours clairs de mars, et l'on ne s'occupait plus guère de lui, si ce n'était pour demander, de temps à autre, de ses nouvelles à la maman, et quelquefois aussi à l'abbé, ce qui lui faisait toujours plaisir.

— C'est un digne homme, disaient les gens du pays ; il n'est point du tout fier, et il cause avec nous comme avec des amis.

Il savait vraiment se faire bien venir et aimer, parlant aux paysans la langue qu'ils comprenaient, s'intéressant à leurs terres, à leurs moissons, à leurs récoltes, à tout ce qui les touchait, s'approchant d'eux la main tendue, et le sourire aux lèvres (un autre sourire que celui d'aujourd'hui) !

Même il lui arriva, c'est la vérité, je

vous l'assure, d'aider un de ses paroissiens pauvre à labourer son coin de terre, prouvant bien ainsi que, fils de paysans, il aimait toujours cette race vaillante et forte dont il était sorti et au milieu de laquelle il vivait tranquille.

Tous les villageois n'assistaient pas aux offices le dimanche, je dois l'avouer ; mais tous l'estimaient profondément et l'entouraient d'une sympathie dont ils lui donnaient journellement des preuves.

Tous... hormis un seul, jeune gars de vingt à vingt-deux ans, solide et bien taillé, dont les yeux bruns, enfoncés sous l'arcade sourcilière, n'accusaient rien de bon, non seulement vis-à-vis de l'abbé, mais encore de ses concitoyens, quels qu'ils fussent.

Celui-là ne lui parlait jamais, sifflait quand il le rencontrait, et détournait la tête pour ne pas le saluer.

On le disait méchant, querelleur, sournois, et il n'avait point d'amis dans le village.

Claude resta trois ans à Paris sans retourner à Lormette.

De la capitale, comme on dit encore là-bas, à ce petit coin perdu dans les Alpes savoyardes, le voyage était long, trop coûteux pour que l'abbé pût lui envoyer l'argent nécessaire au retour à l'époque annuelle des vacances.

Ce pauvre abbé ! Il eût été si heureux cependant de revoir et d'embrasser le gamin, comme il s'obstinait à l'appeler, et de donner cette immense joie à la maman ! Mais il fallait, bon gré mal gré, économiser et se contenter de penser au cher absent.

Que de rêves il faisait pour lui qui, sans doute, se réaliseraient ; car le jeune homme, secondé par une rare énergie, continuait à Paris sa vie laborieuse et, malgré ses vingt ans, épris de grand air et de liberté, luttait vaillamment, armé d'un travail opiniâtre contre les tentations auxquelles tant d'autres succombaient.

Oui, certes, Claude réussirait ! Ses maîtres l'affirmaient et le citaient à ses condisciples ; il l'écrivait à son frère avec orgueil, et jusqu'à son arrivée, pendant ces trois longues années d'absence, ces bien-aimées lettres soutinrent et consolèrent ceux dont il était séparé.

Enfin, il vint se reconforter et reconforter les siens en même temps. Maintenant ils l'avaient là près d'eux, et ils oubliaient le chagrin passé pour ne songer qu'à l'aimer et à le dorloter.

(A suivre)

Amis gymnastes. — Nous rappelons la soirée annuelle de cette société, qui a lieu ce soir au Casino-Théâtre avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Le programme très varié, en ce qui concerne les exercices gymnastiques, contient en outre deux gracieux ballets qui auront sans doute un brillant succès : le *Ballet Chinois* (16 danseurs), et le *Ballet des Pêcheurs Napolitains* exécuté par 24 danseurs et danseuses. — Il y a là